

NOTRE MONDE AGRICOLE au XXème siècle :

Du néolithique à la moissonneuse-batteuse !

Par Denis Nicolas

Un jour, il y 7000 ans environ, même en Creuse, nous, Homo sapiens sapiens, avons cessé de poursuivre les animaux, et de cueillir les fruits sauvages à la recherche quotidienne de la nourriture. Nos ancêtres se sont sédentarisés et ont inventé l'agriculture, l'élevage, les habitations en dur, puis les villages, les villes, l'automobile, la télé, internet, etc.

Au fil de ces 70 siècles, et jusqu'à la fin du XIXème, notre agriculture sannatoise a évolué, bien sûr, mais les fondamentaux sont restés les mêmes : une fonction nourricière vitale pour la famille et la population environnante, la transmission héréditaire du patrimoine et des techniques, le patriarcat, le respect dû aux anciens et à leurs pratiques, le Patois, la polyculture-élevage par nécessité, les paysages immuables (quoique...), les métiers artisanaux liés aux pratiques agricoles, etc...La roue, l'araire, la fourche, la faucille, la force des bras, les chiens de ferme, les animaux de trait, inventés ou domestiqués depuis des lustres, sont toujours là, et sans doute pour longtemps encore !...

Par-dessus tout, en ce début du XXème siècle, une hégémonie de la population active agricole sur le reste des habitants, notamment en zone rurale. Il est entendu que les poilus, dans les tranchées de 14-18, étaient encore agriculteurs, à 50% ! Des durs au mal ! Puis, l'ère industrielle venue d'ailleurs, allait bouleverser ce monde immuable de nos campagnes...En résumé abrupt, pour les ruraux de notre région : 6900 années de tranquillité, et BOUM ! Tout explose en 50 ans, voire 20 ans, entre 1950 et 1970 !

Pourtant "ILS" étaient prévenus : ce "boum" impérieux du progrès, deux paysans de mes ancêtres l'avaient entendu en 1908, tout près du bois d'Evaux...Le tout-premier "coup de corne" d'une voiture automobile, appartenant à la famille de la Ville du Bois. Tout allait changer dans l'environnement de nos paysans : les bruits et les odeurs de la campagne, les hommes, la place des femmes, les outils, l'avenir en un mot !

Le ressentaient-ils déjà en cet instant ?...

Deux conflits mondiaux sont passés par là ; leurs répercussions ne sont pas minces, notamment au plan de la démographie et du voyage des idées ; mais "le ver était déjà dans le fruit " ! Trop de pressions, de toutes parts et de toute nature, n'ont fait qu'accélérer l'inéluctable : le modèle agricole et rural que nous avons connu, ici comme ailleurs durant 300 générations, qui nous a nourris, et accompagnés entre bonheurs et solidarité, mais aussi misère et découragements, n'était plus viable ! Cette civilisation ancestrale de la terre a été emportée par les tsunamis du XXème siècle !

Non, pas une évolution, messires : une révolution ! Même les réfractaires à ces "progrès" ont été balayés par le souffle du modernisme ; celui-ci s'est répercuté, subi ou accepté, dans tous les domaines de la vie quotidienne chez nous !

Bien peu de peuples en paix, dans l'histoire de l'humanité, auront eu la chance (?) de vivre, à un tel rythme, des transformations aussi brutales de leur mode de vie que nos anciens au XXème siècle. C'est un peu le parallèle actuel avec les changements climatiques, à l'échelle des millénaires... Un film en accéléré ! S'y adapter, y survivre et finalement les maîtriser, est une belle prouesse de nos aînés !

L'histoire de nos paysans (ceux qui "vivent au pays") est fascinante et complexe...Nous ne prétendons pas tout en dire en quelques pages, mais le peu que nous ferons, par petites touches, sera l'expression de notre reconnaissance envers les anciens, et notre message d'espoir transmis aux jeunes générations.

Osons-nous approprier le mot de Saint Exupéry : "*Nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants !*"

MARIE, une femme de son siècle...

Par Denis Nicolas

Elle s'appelait Marie, comme sa mère et comme beaucoup de filles en ce temps-là. Elle est née au Poux en 1902 ; elle y mourut fin 1969. Elle a tout vécu de ce siècle fou. Enfin, tout vu de son village, pas de ce que l'on apprend dans les livres de la Grande Histoire !

Au début, ce ne fut pas facile d'apprendre ce qui est dans les livres : elle entend et parle le patois d'ici, comme tout le monde ; elle va à l'école à Sannat, chaussée de ses petits sabots... les gens savants lui apprendront plus tard qu'en fait, ce ne sont que des galoches ! Ah, le sabotier de Sannat, forcément un brave Louis, qui lui répare gentiment un petit accroc dans le bois ou le cuir !...

A l'école : il y a le maître (il est très grand et très savant, cet instituteur, très respecté aussi, des enfants bien sûr, mais aussi de tous, dans la commune). Il obtient régulièrement les meilleurs résultats du canton au Certificat d'Études Primaires, à Evaux.

Marie sera un jour, première du canton à douze ans ! Pour toutes félicitations, elle a droit à un sarcastique : "Ah bon ! Et à quoi ça va te servir pour garder les vaches ? " Ah la motivation des jeunes, déjà ! Dans ses premières années d'écolière, elle a dû d'abord se corriger d'un grave défaut atavique : le patois ! Même dans la cour de récréation, les enfants qui osent défier la loi universelle du français sont sévèrement punis !



Peu à peu, au fil des ans, Marie se mettra à la page : elle ne parlera "en patois" qu'avec les vieux du Poux, du Clos ou de la Chaize... Elle les aime bien, ces vieux et leur rend pas mal de services ... Pensez donc, en 1910-1915, ils ont au moins soixante ans, et sont tout

ridés et cassés par le poids des années et du labeur !

Pour le moment, Marie fait plein de menus travaux sur la ferme de ses parents : les poules, les lapins, les oies... Pas de pintades chez eux : leur criaillement strident agace le grand-père ! Plus tard, elle pourra porter seule le seau de soupe aux gorets. Un mélange d'eau grasse de la vaisselle -on la fait le matin seulement, c'est ainsi depuis des générations, ça ne se discute pas ! Des épluchures, et du "brut" (orge et avoine moulus). Le menu du jour prévoit aussi des topinambours...Les cochons en raffolent et se font du lard ! Ils ne savent pas ce qui les attend ! On dit la St Cochon, mais Marie, qui est baptisée et pratiquante à l'église, se garde bien d'utiliser la sainteté à tort et à travers ! Monsieur le curé et sa mère y veillent !

Les parents de Marie sont métayers, pour la plupart de leurs petits champs. Aussi bien pour le lait que pour les grains, ou lors de la vente d'un veau, leur patronne est là, qui contrôle et qui compte...



*L'Opéra Garnier à Paris
construit par les maçons
creusois*

Un petit métayage ne peut nourrir tous ses enfants : le grand-frère de Marie, ses oncles, comme jadis son père et son grand-père, font la saison des maçons à Paris... Mais on sait déjà que

cette transhumance s'achève : les machines, à Paris et ailleurs, remplacent les bras des robustes et adroits maçons Creusois ! Ils nous en ont laissé de belles traces durables, ceux-là !...

Marie aime bien aller, avec son grand-père, l'Ugène, garder les vaches aux communaux, près des bois d'Evaux... Sa mère est partie aider son père dans les champs, avec la paire de vaches "dressées", et liées pour travailler la terre au cultivateur ("passer le cari"). Seules les grosses fermes d'ici ont des bœufs... ça coûte cher d'entretien, "ça mange le vert et le sec, et surtout... ça ne donne pas de lait, ces bêtes-là" ! Ainsi parle doctement sa grand-mère, encore une Marie !...

Aux communaux, on respire le bon air, on y entend le cri-cri des grillons et le chant des oiseaux ... et surtout, son Pépé est intarissable sur l'ancien temps : tout était beau et propre, tout était amour en ces temps-là (il dit "*dei koou tin*" ou "*dei m'tin*" : *dans mon temps...* c'est bizarre !). Comme si le temps lui appartenait !

Les vaches paissent tranquillement ; on entend même leurs coups de langue râpeuse qui happent les touffes d'une herbe variée : personne ici n'a encore jamais semé une prairie ; c'est, au naturel, la "biodiversité végétale" ! Le chien de la ferme, Gitan, dormait d'un œil ; soudain il dresse les oreilles : il sera le premier "du coin", à entendre, au loin, cette détonation du 20ème siècle qui ne fera que s'amplifier ! Un moteur à explosion... pas le doux "pouf-pouf" de la locomobile qui fait tourner nos batteuses. Nous sommes en 1908... Marie vient d'avoir six ans : bientôt « l'âge de raison », lui dit sa mémé Marie !

Elle est débrouillarde et gaie de nature, jamais inquiète du lendemain : le cocon familial est si douillet pour la petite dernière ! Mais elle n'est pas chouchoutée pour autant : c'est une fille de caractère qui tient tête aux garçons, aussi bien sur le chemin de l'école que dans les jeux du village... Déjà indépendante et moderne, elle sait, elle sent qu'elle ne devra dépendre de personne. En tant que fille et cadette, pas le moindre héritage à espérer ! Si tant est que les fermes d'ici aient grand-chose à léguer à la descendance ! Cependant, Marie sait aussi ce qu'elle doit à ses ancêtres, à sa famille : elle fait largement sa part du travail dans les "charrières". Ou bien, quand il faut aller aux Pontis, porter du grain aux poules et en rapporter leurs œufs, ou encore arracher les "farinaux" aux Grandes Varsennes : elle fait ce qu'elle peut, mais c'est dur, la vie de paysan pour une fillette !

Comme si la vie quotidienne n'était pas assez rude, voilà qu'un voisin, sourcilleux de ses droits, cherche des noises à son père pour une sombre histoire de fossé entre leurs champs... ça va encore se terminer chez le juge de paix, cette affaire-là !...

Son paysan de Pépé, l'Armand, n'a encore rien perçu de ce bruit insolite qui va chambouler leurs vies ! Le bruit se rapproche, le chien aboie, les vaches sont stoïques.

"Pouêt-pouêt : ça corne", on dirait ! Antoine serre sa petite-fille dans ses bras. C'est seulement la voiture automobile flambant neuve de Monsieur le Comte

! Mais elle fume, pétarade et dévale la côte du chemin d'Evaux, venant de la Prugne...au moins à 25 km/heure ! D'instinct, le grand-père, qui croyait pourtant avoir déjà tout vu, tout entendu, sait que désormais "plus rien ne sera comme avant" ! Un bruit, une fumée, une odeur, une vitesse folle et tout change autour de vous !... Oui, c'était bien un moteur... à explosions et répercussions multiples ! Un siècle s'éteint dans la paix, un autre surgit dans le fracas des machines et des armes ...

Marie vient d'avoir soixante ans... il paraît qu'en ville, ça se fête, mais ici ?...



Elle a déjà tout fêté dans sa longue vie : l'armistice de 1918, les bals du premier mai à Fayolle, la St-Jean à Lussat, les soirs de batteuse, les communions, son mariage avec Jean, un brave homme, trop brave ! Les combats dans l'Est, en 1940 l'ont fauché à l'âge de 35 ans... On l'avait réquisitionné, lui et ses deux chevaux de trait, pour stopper le déferlement des panzers ! N'a-t-on jamais vu pareille sottise ?... Une guerre de retard, qu'ils ont dit ! Des mois durant, la famille ne saura pas ce que Jean est devenu ; porté "disparu"... Puis, "mort pour la France", comme ceux de 14-18, que Marie va honorer assidûment devant notre monument aux morts... Marie se croyait inconsolable dans son drame personnel... Mais ses trois enfants, ses amies, et sa force de caractère l'ont aidée à survivre et enfin, à reprendre goût à la vie.

Oh, certes, elle n'a pas, comme ses copines, dansé une semaine entière à Sannat pour la Libération, en juin 44 ... Mais c'est déjà si loin, tout ça !

Marie a vu arriver au village : l'électricité, les engrais, le téléphone, l'eau courante, les désherbants... Et a vu partir les jeunes et s'en aller les rémouleurs ambulants (beuzizi) et autres marchands de peaux de lapins (peuyarô). Elle a vu la vie, le travail et la place des femmes se transformer depuis la fin de la guerre - ils disent : "la dernière" !... Mais les hommes sont si bêtes !...

Elle avait accompagné, avant-guerre, son cher Pépé au moulin de Boisset, avec, dans le chariot de l'âne, les sacs dont le grain se changeait miraculeusement en farine... Et, depuis les années 20, son "ju" sur les épaules,

Marie en a porté, des seaux et des seaux de linge, pour aller le laver au Creux de Fontarle. L'hiver, elle allait ramasser un tombereau de raves, en se gelant les mains, dans la terre ingrate des Pelades ; ou bien elle "écartait" du fumier au printemps dans le futur champ de légumes du Bouche, à la fourche naturellement...

Elle en a plumé, des poulets et des dindes, ou bien vendu, pour nourrir son monde...

Marie l'adroite, la débrouillarde a pilé et empilé le foin en vrac, sur les voitures et dans les "chambrâ"... Le soir elle cousait, tricotait des gilets, ou faisait de délicieuses confitures.

Elle en confiait précieusement les pots à ses chers petits-enfants en leur précisant bien : "attention, si tu sens que tu vas tomber, tu poses d'abord le pot de confitures" ! Et d'en rire avec eux !

Marie s'est égratigné les jambes dans "l'étauille" en faisant "les gourbières", derrière la lieuse. Elle a "pioché avec sa tranche" des kilomètres de raies de patates, "ajouté" dans l'étable des "jadeaux" et des décalitres de lait ! Sa chatte noire et blanche et son fils attendant sur place leur part du précieux liquide... Elle a juré parfois contre celle qui vient de lui fouetter le visage (elle dit : "*la figure*") d'un magistral coup de queue bien trempée dans la bouse ! Marie voudrait bien savoir qui a inventé le dicton : "*chandaluso goutilluso, finno boususo !*" Ah, c'est vrai qu'il pleuvait cette année pour la chandeleur, c'est normal que l'herbe grasse ait poussé et que mes vaches donnent beaucoup de lait !

Marie a vécu tout le sel de la terre et des travaux à la campagne : petites fermes, maigres revenus, mais une solidarité naturelle entre voisins (on ne dit pas le mot "ami", tellement galvaudé). Spontanément, nos paysans savaient quand l'un avait besoin de l'autre, et pas seulement pour le rituel des grands travaux ! Quelques jours plus tard, l'autre aurait besoin à son tour d'un "bon coup de main", sans avoir à le demander ... On le lui offrait naturellement ! Juste retour des choses, ancré depuis des générations, et qui, le siècle avançant, va subir divers assauts, d'origine mécanique, mais pas seulement !

Marie a vu, de ses yeux vu, arriver récemment de curieuses machines qui battent le blé (tiens, on ne dit plus : *le froment* !) dans les champs ; oui, dans les champs !

Son cher grand-père, qui avait sur le tard acheté une batteuse, une vraie Merlin, s'en retournerait dans sa tombe ! Moissonner et battre en même temps, quelle folie ... un engin que l'on n'a même pas réglé "de niveau, à poste fixe" !

"Ah, cette batteuse-moissonneuse, comme elle le dit malicieusement, y-a pas bien de monde autour pour la faire tourner !"...



Cependant, Marie vit avec son temps : pas du genre à pleurer sur le lait renversé ! Ce qui arrive, arrive, on n'y peut rien, autant faire avec ! Elle vient, comme une folie, de sacrifier une part de ses économies pour s'acheter un poste de télévision

! Nous sommes en 1962, et la France doit en compter moins d'un million. Du coup, Marie a relégué au grenier le vieux poste de radio qu'elle avait tant écouté durant la guerre.

Marie verra affluer chez elle les enfants du village, qui regarderont l'objet-culte, projetant en noir et blanc les images du Tour de France -vive Poulidor !-, de Rintintin ou de la Piste aux Étoiles ! Marie sort de son village : elle a ouvert une fenêtre sur le monde ! Mais bientôt, la magique lucarne dite "animée", va éteindre un autre feu : celui des veillées de nos villages. Ah, les veillées, tout un monde où l'on échangeait et partageait, tout simplement !

Qui aurait pu s'en douter, depuis ce premier bruit de moteur, que la pétarade ne s'arrêterait jamais plus ?!... Que les tracteurs allaient éteindre les chevaux, qui eux-mêmes avaient pris la place des vaches durant un demi-siècle seulement, que les matériels traînés partiraient vite au rebut, ou seraient transformés en outils portés ? Que le fuel-oil allait salir de ses tâches et imprégner de son odeur tenace, les bleus de travail du petit-fils, qui a repris et agrandi la ferme familiale ?... Que toutes ces belles machines, animées par

la prise de force et bientôt par l'hydraulique, allaient accélérer un exode rural naturel, puisque les villes déjà, ont grand appétit de bras et de cerveaux !

Les autres enfants et petits-enfants de Marie sont installés à Montluçon et à Clermont...Presque tous dans les pneumatiques... un métier qui a de l'avenir, avec toutes ces voitures, camions, tracteurs, et même des avions qui sillonnent les cieux de l'Atlantique, dit-on ! ...Le ciel justement, même chez nous, a perdu de sa noirceur, où l'on pouvait contempler les étoiles : ça et là de petites lueurs des villes jaunissent l'horizon. Marie se dit qu'elle ne "montera jamais dans un avion" ; même pas envie ! Elle savoure chez elle et en elle, d'autres petits bonheurs...

Pas mal de jeunes du voisinage sont "montés à Paris", comme le faisaient nos ancêtres-maçons, sauf qu'eux rentraient passer tout l'hiver au pays ! Maintenant, ils viennent parfois ... passer le "week-end" !

Depuis qu'elle est veuve, Marie tient à vivre dans sa propre petite maison : elle se garde bien d'envahir trop souvent le jeune couple de son fils ... les deux femmes s'entendent bien au demeurant, mais "*quatre mains pour tenir une queue de poêle*", comme le dit fatidique, Marie-la-moderne, c'est un peu compliqué !...



Marie-la-discrète, Marie l'aimante, la rayonnante, est invitée à tous les événements et cérémonies du pays... un jour chaud de la fin Juillet 1969, elle est à la noce (là nossâ) de Simone et Georges.

Là-haut, tout là-haut, Neil Armstrong fait ses premiers pas sur la lune...

"Un pas de géant pour l'humanité", qu'il a dit, le monsieur. Ici-bas, Marie se dit que cette fois-ci, elle a tout vu, enfin... "qu'elle en a assez vu, et tout

court, qu'elle en a assez" ! *Y néi prou* !

Elle caressera une dernière fois le doux visage de son arrière-petite-fille ; celle-ci lui ressemble déjà... elle vivra même le XXIème siècle...

L'ELEVAGE

Par Jean-Marc Duron et Denis Nicolas

LES BOVINS ...

Dans la première moitié du XXème siècle, seules les grosses fermes possédaient un taureau reproducteur, Charolais, provenant de la Nièvre, l'Allier ou la Saône et Loire. Celui-ci était mis à la disposition des petits paysans voisins, en échange de journées de travail, au moment des batteuses, du ramassage des pommes de terre, des charrois de récoltes, etc... La valeur de cet échange était d'une journée par saillie de vache. On emmenait la vache avec une corde, prise autour des cornes et du museau (prise en "mourière" ou "moulière"). Sur place, on l'attachait à une boucle fixée à un mur de l'étable ou de la grange. Lorsque le taureau était de taille modeste, on pratiquait un trou dans le sol au niveau des postérieurs de la vache ; cela facilitait la monte du jeune géniteur et évitait les accidents de colonne vertébrale à sa descente.

A la fin de la dernière guerre, on comptait moins de dix taureaux sur la commune de Sannat. Les veaux étaient élevés sous leur mère, à l'étable, jusqu'au sevrage (4 à 5 mois). Ils recevaient ensuite une alimentation à base de trèfle ou de luzerne, additionnés de céréales concassées. Au printemps suivant, les veaux âgés d'un an environ, étaient mis à l'herbe, à la pâture avec les vaches. Les mâles étaient castrés manuellement par le hongreur. Les châtions, ainsi les appelait-on, étaient engraisés jusqu'à 3 ans au moins. Les plus costauds, dans les fermes assez grandes, devenaient des bœufs de trait qui blanchissaient sous le joug. Les anciens se souviennent de M. Rouchon. Tiré à quatre épingles et toujours affable ; il était spontanément invité à déjeuner, même dans les très petites fermes. Il pratiquait aussi son art sur les porcs... Son métier deviendra obsolète dans les années 60.

En moyenne, une petite ferme comptait trois ou quatre vaches laitières, en général de race charolaise, jusqu'à la guerre. Ces bêtes servaient aussi pour les travaux des champs, en tout cas, les plus dociles... Elles produisaient en outre le seul amendement organique : le fumier, qu'il fallait curer chaque jour, sortir par brouettées, entasser sur des "fumières" ou "pelotes", de forme

plus ou moins régulière (on "maçonnait" ainsi son tas de fumier !). Peu de fermes disposaient d'une fosse pour recueillir le purin : les jus s'écoulaient sous le tas dans le village, sur la voie publique, vers les prés. Mais personne ne se cherchait querelle pour ces nuisances ordinaires ! L'hiver, le ruisseau de purin gelait et ça faisait de jolies couleurs caramel... glissantes quand même !... Et riches en nitrates !

Au printemps, on chargeait à la fourche le précieux fumier sur des tombereaux, vers les champs à labourer, le plus souvent pour amender le terrain destiné aux légumes...

En fait, cet amendement -ô combien naturel- était le reflet du sol : il en possédait les richesses et les carences, notamment chez nous en oligo-éléments, type calcium, magnésium, phosphore...

La traite, pratiquée deux fois par jour, était une activité féminine. Le lait était tiré du pis, à une ou deux mains, par la fermière, installée sur un tabouret de traite en bois, à trois pieds, avec fente sur l'assise pour le saisir. Il était prudent d'attacher la queue de la vache à sa cuisse, pour éviter les "coups de fouet bouseux" ! Le lait était traité dans un "jadeau" (jatte) en fer blanc, puis transvasé dans un seau surmonté d'un entonnoir à filtre : le "couladou". Le filtre n'était qu'un linge, un chiffon ("na peuyo"), maintenu par un élastique à bords. Autour de la fermière, peu soucieux des coups de pied des animaux, se tenaient souvent les enfants, qui se délectaient de ce bon lait tiède, se maculaient de mousse blanche et servaient sa portion au chat de la maison, dans une boîte à sardines vide...

Venait ensuite l'opération laiterie : d'abord l'écrémeuse, qui séparait le petit lait de la crème. Celle-ci était portée à bonne température dans un "grelou" (pot en grès) posé au bout du "fourneau" (cuisinière à bois) ... Puis on la malaxait dans une baratte en bois. Enfin, le bon beurre bien jaune, était disposé dans des moules, toujours en bois, donnant des parts d'une livre ou d'un kilo. Le beurre se conservait au frais l'été, dans un seau, descendu au fond du puits de la ferme.

Le reste, au fond de la baratte (babeurre) servait à améliorer le petit lait dans la fabrication du fromage, voire à obtenir un fromage spécial : le gaperon (le "gaparu", toujours produit en basse Auvergne) ... un ancêtre du "Boursin"...

Le petit lait, dit "le caillé", est la base du fromage blanc, une fois reposé avec de la présure. On met ensuite les fromages à sécher dans une petite cage finement grillagée, à l'abri des mouches : un "sécharou" ... Les produits laitiers, tout comme les œufs et les pommes de terre, resteront, jusque dans les années cinquante, l'essentiel de l'alimentation rurale au quotidien... La viande, même produite sur l'exploitation est un luxe : ce que l'on mange en famille... on ne le vend pas !

Au final, les résidus laitiers de toute sorte étaient ajoutés à la soupe, très variée, distribuée aux cochons...Après la traite du matin, les vaches étaient emmenées au pré, ou bien dans un carré de trèfle ou de luzerne, surveillées par un "vieux" (le mot sonne bizarre de nos jours !) : un pépé ou une mémé, accompagné du chien de berger, un inévitable corniaud...

A la belle saison, les vaches étaient rentrées vers midi, pour éviter "la mouche », et faire téter les veaux. On les remmenait au champ seulement vers 4 heures du soir -16 h- pour les récupérer vers 6-7 heures... Beaucoup de travail "au derrière des vaches", sans compter les autres travaux "concurrents du moment », exemple : la fenaison... ! Dans les étés de grave sécheresse (ex 1947, 1949), on emmenait carrément les vaches dans les bois, où elles pouvaient trouver de la fraîcheur et un peu d'herbe des sous-bois On leur coupait quelques branches de chêne ou de frêne encore feuillues.

Les vaches de trait étaient dressées ("doundadâ"), pour être liées par paire au joug. Cette pièce de bois dur était déposée sur leur front et maintenue par des courroies en cuir ("jouilles") derrière la nuque et les cornes. Souvent l'étroitesse de la porte d'étable empêchait la sortie des deux vaches de front : on devait ainsi terminer l'attelage au dehors

On pouvait alors, grâce à "l'aiguillade", forcer les bêtes à reculer vers la faucheuse ou la carriole à foin. Le timon était pris dans une "soubregière", fixé au moyen d'autres courroies, et l'attelage s'ébranlait lentement...Spectacle ordinaire !

Outil à tout faire pour travailler la terre en toutes saisons : le cultivateur à dents, attelé aux vaches grâce à un palonnier... La lenteur était une "vertu" acceptée par tous !

Les animaux de trait recevaient, avant l'effort, une ration plus énergétique, type maïs ou sarrasin (dit "blé noir", bien que la botanique n'en fasse pas une graminée) ... ou, plus tard, avoine pour les chevaux. ...



Les fermes plus grandes travaillaient avec des attelages de bœufs : une, deux, voire trois paires de ces paisibles animaux de près d'une

tonne, pour tracter les grosses charrues, ou encore la batteuse et sa locomobile, dans les années 1935-1945, avant l'avènement des tracteurs qui allaient se généraliser après-guerre. Pour les moments prestigieux, fêtes ou concours, les animaux étaient dûment lavés et brossés : question d'honneur pour le paysan !

Le renouvellement du cheptel bovin de travail était simple : on en dressait de plus jeunes et on engraisait périodiquement durant l'hiver une paire de bœufs de réforme, destinés à la boucherie, pour le fameux "mardi gras". Les marchands de bestiaux "cantalous" s'approvisionnaient chez nous, par l'intermédiaire de Roger Nebout, seul négociant en bestiaux de notre commune, connu et reconnu de très loin ! Avant l'arrivée de Roger dans cette famille, ses futures belle-mère et épouse étaient déjà "les bouchères de Sannat", tuant elles-mêmes les bêtes, y compris les vaches ! En outre, elles "tenaient bistrot et faisaient à manger", notamment pour les enfants : pas encore de cantine à Sannat dans les années 30 !

Les bovins passaient tout l'hiver à l'étable : certains les sortaient quotidiennement pour les faire boire ; on devait d'abord casser les 10 à 15 cm de glace à l'abreuvoir ou à la mare ! Au Poux : les creux du Bouche et de Fontarle. L'alimentation hivernale était sèche : foin, paille, farines d'orge et d'avoine. L'ensilage n'envahira notre paysage qu'un demi-siècle plus tard...

Les plantes sarclées (raves, betteraves, topinambours) apportaient un peu de fraîcheur à la ration d'hiver. En général, ces aliments étaient tranchés en lamelles au coupe-racines. Ainsi, durant l'hiver aux Bordes, au moment de la veillée, après la soupe, les vieux allaient "faire les raves", tout juste rentrées l'après-midi en tombereau : on ôtait les feuilles et on coupait les raves en morceaux assez petits. Cet aliment était d'abord recueilli dans le tablier en toile de jute, porté par le grand-père ou la grand-mère.

La découpe des racines voulait éviter aux bêtes un risque de strangulation. Si cet accident se produisait, on avait recours dans le haut de notre commune, à une guérisseuse reconnue : "La Gustine du Mazeau"...En plus technique, on pouvait utiliser une sonde œsophagienne, répandue dans toutes les fermes, tout comme le célèbre trocart pour traiter une météorisation, suite à un excès de légumineuses fraîches. Un autre instrument assez courant était un jeu de couteaux spéciaux pour pratiquer une saignée, sur un bovin ou un cheval, vieux remède s'il en est !... Pas seulement pour les animaux : c'était même un instrument...royal !

Le vêlage a été de tous temps, un moment délicat, notamment en race charolaise. Car on choisissait souvent le taureau reproducteur donnant les veaux les plus gros, voire des "culards", bêtes très viandées mais fragiles, qui se vendaient à des prix extraordinaires...La vente du veau représentait alors une source de revenu essentielle ... sa perte était catastrophique pour l'année !

Autrefois, la saison principale des naissances était le printemps, comme d'ailleurs pour toutes les espèces, animales... ou végétales ! Avant l'arrivée de "vêlouses" en métal, la force humaine était encore le plus sûr moyen d'aider à la parturition : on s'y mettait à plusieurs, avec des cordes attachées aux pattes antérieures du veau, qu'il fallait sauver à tout prix.

Une roue de brouette pouvait servir de poulie pour démultiplier la traction. Si le nouveau-né se présentait "de travers", certains paysans, très prisés de leur voisinage, avaient l'adresse de retourner le veau dans l'utérus ... après quelques efforts !

Le recours au vétérinaire était très rare avant-guerre. Les vaccinations n'étaient pas de mise... On a connu à Sannat, deux épisodes historiques de

"cocote" (fièvre aphteuse), en 1937, puis 1952, qui ont à chaque fois ravagé nos troupeaux !

Au Poux, l'épidémie de 37 a tué deux vaches sur les quatre de la petite ferme des Debord ! Pour continuer les travaux des champs, il a fallu en urgence dresser un jeune taurillon de deux ans auprès d'une vieille vache... Plus tard, en 52, tous les veaux sont morts (à l'époque, on disait : "crevés"). C'était pitié de tenter d'alimenter ces pauvres bêtes contaminées, dont la bouche dévastée ne pouvait plus rien absorber, et qui s'affaiblissaient à vue d'œil !... Au bout de quelques semaines, la cocote s'en allait sévir ailleurs, mais le mal était fait ! Curieusement, certains élevages, sans que l'on puisse l'expliquer, échappaient à ce fléau (ex : la ferme Chirade au Clos, pourtant encerclée par l'épidémie) ...

Point de détail : aussi bien pour le pansage -tôt le matin en hiver-, que pour les vêlages en nocturne, avant électrification des étables (1937 au Poux), on se munissait d'un "fallot", contenant une bougie. On imagine la précision des gestes !

Le veau nouveau-né était aussitôt "bouchonné" avec de la paille (c'est ce principe, appliqué aux chevaux en sueur, qui a donné -ailleurs- les fameux "bouchons lyonnais")... Il fallait vite "ravigoter" et sécher le veau. Parfois, on le suspendait par les pattes arrière et on lui jetait de l'eau dans l'oreille. Ensuite, on le saupoudrait de gros sel pour inciter sa mère à le lécher pendant sa première tétée de colostrum. On surveillait le nombril du jeune pour éviter que la langue râpeuse de la vache ne provoque une hémorragie. Une bonne onction de teinture d'iode la dissuadait d'approcher cette zone, et la désinfectait par la même occasion !

Et la "délivrance" était encore tout un sport : les vieux y veillaient, jusqu'à attacher un bouchon de paille au front de la vache, qui s'énervait et se trémoussait, favorisant l'expulsion du placenta...On appelait curieusement cela "le délivre".

LES CHEVAUX

Peu à peu, dans les années 30-40, ils ont remplacé les vaches ou les bœufs au trait.

Un ou deux chevaux dans les fermes moyennes, trois ou quatre dans les grands domaines. Souvent, ce sont de braves juments, de race Bretonne, Percheronne ou Ardennaise. Les femelles présentent l'avantage de... produire une descendance : on peut ainsi vendre des poulains. Le plus souvent, les propriétaires d'étalons-reproducteurs font la tournée des élevages.

Les juments travaillant quotidiennement, ont très peu de problèmes de mise-bas. Il arrivait même qu'en plein labeur, on dételle la jument pour la laisser pouliner dans le champ.



La famille Billy à la Louche

Quelques jours plus tard, le poulain allait trotter aux côtés de sa mère, dans les raies de légumes : c'était déjà le début du dressage ! Les chevaux vont subsister dans nos fermes jusque dans les années 60-70. A la fin, ils n'étaient plus utilisés que pour de menus travaux, aux côtés du tracteur...Par exemple pour "chausser" les pommes de terre.

LES OVINS ET CAPRINS

Une ou deux chèvres par exploitation, produisant des chevreaux, à vendre au volailler à l'âge d'un mois- un mois et demi - ... et bien sûr le lait, pour des fromages autoconsommés dans la famille ou vendus.

Ces petits ruminants accompagnent les vaches à la pâture et reçoivent pendant l'hiver une même alimentation... On les conduit au bouc pour la saillie ; le haut de la commune de Sannat en compte deux : chez le père Mazure à la Valette et chez Léonie, dite "la veste blanche", à la Ville du Bois.

Les rares et modestes troupeaux ovins d'avant-guerre se composent de cinq ou six brebis et d'un bélier. Ils paissent le long des chemins ou sur les communaux, surveillés par les grands-mères qui en profitent pour tricoter ou "petasser" un bas, un gilet... L'hiver, les brebis se nourrissent de foin et

paille, et de fagots ("boussous") de frênes secs mais encore "feuillés". Les "ragots de frêne" restant dans le râtelier, serviront ensuite à allumer le feu - rien ne se perdait -!

En mai, on tondait les brebis manuellement avec une tondeuse à peignes ou de grands ciseaux, sur une table, les pattes attachées deux à deux. La laine était vendue au cardeur : M Tabard, de Courleix (Commune de Rougnat). En retour, on lui rachetait des écheveaux de laine grossière, que les fermières pouvaient tricoter, pour confectionner des vêtements, y compris... des chemises, jusqu'à la seconde guerre mondiale !

Pour mémoire, aussi bien en 14-18 qu'en 39-45, ce n'est pas la nourriture de base qui manquait le plus dans nos villages, mais le tissu, le fil, le café, le sucre, le sel, etc. La laine et le chanvre, produits chez nous, ont connu de belles renaissances ! Les lieux humides étant redevenus des "chênevières», d'où sont issus des noms de villages dans notre région : le chènevis, ou des noms de famille : Chènebit...

LES PORCINS

Au Poux par exemple, on élevait quatre à six cochons par an, en deux fois six mois.

La "bande hiver-printemps" était vendue en totalité aux bouchers-charcutiers (à Sannat : Malterre ou Cabournaud). Dans la bande automne-hiver, un des porcs était abattu sur la ferme et on échangeait entre voisins de la grillade, des boudins...

La "saint cochon", toujours enrichie de belles anecdotes, mérite un chapitre entier, conté plus loin dans cet ouvrage ! (*Pages 136-137*)

Des outils spécifiques ont leur place au musée : le "bavard" (sorte d'échelle pour transporter le cochon tout juste tué) ou le "chambarou", qui servait à le suspendre pour laisser "cailler la viande" avant de découper la carcasse...

Une ou deux truies complétaient le cheptel des jeunes. On les conduisait, à pied le plus souvent, "au verrat", dans une ferme qui en possédait : à la Ville du Bois, ou à Louroux (sur la commune de Saint-Priest). La saillie se réglait en espèces, ou moyennant une journée de travail.

Les porcelets se vendaient à la foire à Evaux (premier lundi du mois). On les transportait dans une caisse, avec la voiture à cheval. La vente des petits cochons était un bon revenu d'appoint !

On a vu que le hongreur castrait les porcs, mâles et femelles d'ailleurs ! Question de qualité de viande au final, comme nos chapons actuels !

Avec le porc omnivore, nos fermes ont connu l'animal recycleur par excellence ; sa soupe recueillait tous les déchets, de laiterie, de cuisine, de jardin, le tout baignant dans une eau de vaisselle bien grasse... et naturelle en ce temps-là ! On y ajoutait "du brut" (non, pas du Champagne... juste de la farine d'orge !) ou des pommes de terre cuites dans le chaudron à la chaudière. Maître Cochon savourait SA variété spéciale pour lui ; l'Abondance de Metz, trop grossière au palais des paysans...

LA BASSE-COUR

Dans nos villages, toutes les espèces étaient représentées... Poules, canards, dindes, oies, souvent pintades et parfois pigeons. En outre : les universels lapins !

La fermière, ou les enfants, "agrenaient" tout ce beau monde. Quelques poignées de grain (froment, orge, avoine, seigle, méteil). Le grain ainsi jeté à la volée était porté, aux Bordes par la grand-mère, dans le pan de son antique tablier noir. Elle appelait ses volailles d'un "cut - cut" irrésistible. Tous accouraient ; canards et oies avaient des difficultés à picorer les grains minuscules sur un sol trop sec et dur...Bec mal fichu ! L'hiver, tous ces volatiles cohabitaient dans le poulailler principal... Seules les pintades, d'origine sauvage, faisaient chambre à part dans un gros arbre voisin ! Les dindes aussi avaient tendance à se percher ("se ducher") le soir dans les arbres, d'où on devait les déloger pour éviter toute tentation à "goupil" au pied de l'arbre. Combien ce "proche et fidèle voisin de nos fermes" nous a-t-il chapardé de volatiles au fil des siècles ?...

Au matin, dès l'ouverture du poulailler, les canards se dandinent en file indienne vers le ruisseau. Ils vont fouir la vase et "véroter", puis ils se gonflent le jabot de glands. Mais le soir venu, c'est une corvée que de récupérer ces indisciplinés palmipèdes ! Ni les suppliques de la fermière en

sabots : "cane-cane-cane», ni le son du grain agité dans un seau n'y suffisent : il faut parfois qu'elle chausse les bottes pour les chasser hors de l'eau et les ramener au bercail, toujours se dandinant...Les œufs de cane sont un régal pour les connaisseurs, avec une couleur de coquille et même du jaune d'œuf, très variable selon le menu du moment : de jaune orangé à vert soutenu.

Parmi les gallinacées moins communes : les pintades. Au Poux, seule la Famille Magistry en a toujours connues, qui animaient de leurs cris stridents le bas du village...cric-crac !

Les petites fermes élevaient une ou deux dindes (peu de mâles, "des gourmands" peu productifs). Pour "être gelées", ces noires dames allaient en pension chez un voisin possédant l'heureux élu glougloutant...Là encore, une surveillance assidue du nid de dinde s'imposait si on voulait être servi avant la pie voleuse ! Les jeunes dindonneaux se nourrissaient de bouillie : pain trempé dans du lait, céréales concassées, orties hachées et (cerise sur le gâteau du dindon !) : jaune d'œuf dur...

Au moment où ces jeunes "mettaient le rouge" à leur front, on leur administrait, aux Bordes, une décoction de vin rouge sucré ! Mais plus ils grandissaient, plus ils avaient la fâcheuse manie de s'établir, eux aussi, dans les arbres à la tombée de la nuit. En été-automne, quelle corvée, au Poux, ou chez Lotte à Samondeix, à grands cris et coups de gaule, que d'aller déloger "du duche" ces indisciplinés ! Mais au bout de ces corvées, cela nous fera de beaux dindons, à savourer ou à vendre "pour la Noël" : ce sera (déjà !) le treizième mois de la fermière !

Les jeunes oisons, de leur côté, se vendaient au printemps, âgés d'un mois à un mois-et-demi. On disait de ceux nés en retard, qu'ils passaient leur temps sur le c... En effet, en suivant leur mère-oie, les petits duveteux nés en fin d'hiver arrachaient l'herbe encore tendre du pré de la maison. Mais quand le printemps s'avancait, l'herbe était plus dure au bec des plus jeunes, nés en mai ; ils devaient tirer fort pour couper les brins, se retrouvant alors le derrière dans l'herbe... moquerie souvent élargie aux fillettes nées... au mois de mai !

Les volaillers du coin s'appellent Rousseaux, Chaussemy, Giraudon, Pinthon. Le troc était courant : volatiles, beurre et œufs contre vaisselle ou autres articles, voire épicerie...Dans chaque ferme, quelques volailles étaient

réservées pour les grandes occasions, "la Noël" bien sûr, mais aussi le sacro-saint jour de la batteuse. On récupérait lors de la mue des volatiles, des plumes tendres pour regarnir les édredons, matelas, oreillers : les fameux lits de plumes ! Les animaux de la ferme recevaient beaucoup mais ne donnaient pas moins en échange !

Les œufs de poule étaient un aliment de base pour la famille : plats cuisinés, omelettes en grande quantité, gâteaux du dimanche... L'hiver, en période creuse de ponte, ils étaient conservés précieusement dans du papier journal, entreposés dans une caisse en bois en un lieu sec et frais.



Poulailler des Pontis

Pour "débarrasser les charrières", il était courant d'exiler une partie des poules, et leur coq (le jô de ces dames !), dans des poulaillers éloignés, en dur, que l'on visitait quotidiennement, et dont la porte devait être bien refermée le soir, pour éviter les visites de

quadrupèdes affamés ! Chez les Debord au Poux, pas moins de quatre poulaillers extérieurs, dont un seul subsiste, aux Pontis, en piteux état !

Il y avait aussi, parfois, des poulaillers ambulants. Toujours en bois, montés par exemple sur un vieux tombereau dont on déposait les roues. A la belle saison, la volaille y venait glaner des débris au champ de grain (céréales) fraîchement moissonné, à la faux jusqu'au début du XXème siècle, puis à la lieuse après-guerre (celle de 14-18 !). Bien entendu, on avait préalablement « charrié les gourbières » vers le gerbier...Ainsi, le champ de grain "était débarrassé" ! On y élevait aussi des poussins, qui deviendront poulets, en cage dans des épinettes grillagées, pour leur engraissement.

Les pigeons, seulement présents dans quelques maisons, nichaient souvent dans les trous des murs, au pignon des granges. Que de jurons à la vue des fientes gentiment déposées sur le foin par ces charmants roucoulements !

Les lapins -ne les oublions pas- consommaient sans rechigner les sous-produits végétaux du jardin, des pissenlits ou des tiges de genêts en fleurs... Et même certaines "mauvaises herbes", par exemple de la grande berce ("les tuyaux"), ou des "rabaneaux" (ravenelles)... Enfin, des épluchures diverses de fruits. En période de vaches maigres, ces rongeurs...se faisaient les dents aux branches de frêne, vertes et feuillues, fraîchement "artaillées".

Les locataires de nos clapiers avaient droit encore à leur carré de trèfle ou de luzerne, récoltés à la faux ou à la faucille et, suprême délice, au son de blé rapporté "du meunier". Souvent encore : une bonne rasade d'avoine, servie dans une boîte de conserve vide, avant que ne déboulent, bien plus tard, les augettes en béton, seul mobilier pour les clapiers du même ton !

Végétarien, notre lapin, fauve, noir ou blanc, mais très « multivore » !

Le lapin ancien ne buvait pas (lui !) : il trouvait suffisamment d'eau dans cette alimentation si variée. On ne s'étendra pas sur la méthode de reproduction... expéditive, qui servait un peu...de cours d'éducation sexuelle aux enfants de la maisonnée, ou aux petits Parisiens en vacances.

A l'abattage, souvent pratiqué par les femmes, on prenait soin de ne pas abîmer la peau de notre lapin réputé consentant. On la vendait au Louis, le "peuyarô" (de peuille : chiffon), qui faisait sa tournée pétaradante en triporteur, criant : "pô-pô-pô- peuyarôoo !"

Au total, moyennant des soins quotidiens, variés mais fatigants, cette basse-cour si bigarrée représentait un revenu conséquent pour la maîtresse de maison, laquelle bien sûr, travaillait également dans les champs, comme "le chef de famille", avec les vieux et les enfants, dès qu'ils le pouvaient.

Le revenu de l'éleveur proprement dit (gros animaux) se bornait à la vente, soit sur les foires, soit au marchand de bêtes à domicile, des porcelets, quelques porcs gras, agneaux, veaux, parfois un poulain. Occasionnellement : une vache de réforme qui avait bien servi la patrie, une génisse, un ou deux châtcons.

L'éleveur ne bénéficiait d'aucune assurance sur ses débouchés ; de tous temps, une bonne part de ses modestes gains provenait non seulement de son savoir-faire technique, mais aussi de son savoir-vendre... Et il n'était jamais en position de force !

En général, malgré d'énormes différences entre les fermes, la polyculture-élevage immémoriale de nos ancêtres leur permettait de nourrir leur famille, mais chichement. Sans compter évidemment avec les épidémies ou autres catastrophes, qui ruinaient leurs efforts et remettaient les "compteurs à zéro" pour des années ! Cependant, la solidarité villageoise, dans nos régions pauvres, heureusement, marchait bien !

LES DERNIERS DES JOUANIQUE...

Une famille de paysans, vivant au Poux depuis des siècles

Par Denis Nicolas

Ils ont vécu là ; ils ont travaillé dur, comme tous les petits paysans des siècles passés. Ils se sont entassés dans un minuscule logis, à trois générations sous le même toit, sans compter une tante ou un oncle âgé qu'on ne laissait pas tomber. Ils ont "causé en Patois à la charrière" avec leurs bons voisins... Les hommes sont partis maçons de la Creuse, car leur lopin ne suffisait pas à nourrir la famille. Ils ont servi la patrie dans des guerres déclarées par les grands de ce monde. Les femmes ont "ajouté les vaches et fait la bujade au creux de Fontarle" ...jusqu'en 1983 !...

Que reste-t-il aujourd'hui de ce labeur séculaire, de ces petits champs, de ces chemins infernaux, des gestes du quotidien, de cette solidarité campagnarde?... Seulement de la nostalgie ?...

Leur maison ancestrale a été mutilée en 1933, lorsqu'il a fallu bâtir la grange actuelle... La clé de leur vieille porte de maison (qu'ils ne fermaient presque jamais !) a été symboliquement récupérée... Cet endroit est devenu "la boulangerie", où l'on range sommairement des légumes et des outils de

jardin. Les instruments manuels, forgés, ré-emmanchés encore, usés, cassés, rouillés, ne sont plus d'époque !

Au fond de leur local d'habitation subsiste encore le four, dans la cheminée. Il a servi jusqu'au début des années 60, pour cuire le pain et les "gouères", à la veille des batteuses. Qui veut bien se souvenir, ou au moins s'imaginer, n'entre pas ici sans un brin de respect... Un petit pincement, alimenté par une affichette qui signale la succession des générations depuis leur plus ancien ancêtre connu, un contemporain de Louis XIV : Louis Jouanique (1686- 1771) : le grand règne de « Louis d'en-haut », mais sans doute, la grande misère des innombrables « Louis-d'en-bas » !

On ne peut parler d'une ferme du Poux sans rappeler la genèse du nom : en langue occitane, le "poux" est le puits...qui se décline en "le poux, le peux", etc... Le bien familial Jouanique, comme ses voisins, dispose donc d'un très bon puits, près de la grange. Il abreuva des générations d'hommes et leurs animaux. La même ferme familiale bénéficie, aujourd'hui encore d'une source dans la plupart de ses champs !

Une autre source, communautaire, réputée inépuisable "dans le temps", était celle du "creux de Fontarle", abreuvoir mais surtout, lavoir du village. Enfin, la fontaine située en contrebas du Poux, fournissait de l'eau potable et fraîche en toutes saisons. Depuis des générations, les femmes surtout, y allaient chaque jour, avec leurs deux seaux en fer galvanisé, suspendus sur les épaules par un "ju" (joug pour les humains ; le même est adapté aux bovins de trait) ...

De la terre et des hommes ...

Faisons démarrer notre récit en 1827 : naissance de Bernard Jouanique, fondateur à l'ère moderne de cette tribu. Il a "fait la Guerre d'Algérie", la première, au sein des troupes coloniales de 1848 à 1850, pour parachever la conquête. La devise du régiment, dicit mon aïeul, était simple : "marche ou crève !"... Notre Bernard décéda seulement en 1914. C'était l'arrière-arrière-petit-fils, en ligne directe, du "Louis Jouanique du grand siècle"... Il hérita de son père, encore un autre Louis, un lopin de 6 petits ha, disséminés en une vingtaine de parcelles : prés de fauche, landes avec genêts et ajoncs, petits champs, avec ou sans rochers, mais toujours des cailloux et même une carrière de granit, des petits bois de taillis, etc...

Vous me direz : "6 ha, ça fait tout de même...60 boisseaux !" Nettement plus conséquent ! La ferme comportait une vieille grange et divers autres petits bâtiments d'élevage, tous couverts de "yayos", en français : des glaïeuls, utilisés comme chaume, en plus durable. On allait les chercher à l'étang des Landes, avec des carrioles à vaches. Les pignons des bâtiments étaient bardés de la paille noire des "toupis", régulièrement remplacée (topinambours).

De tout cela, subsiste un seul être vivant quelque peu décati : le vénérable poirier (*Photo ci-dessous*), planté par Bernard, dans notre jardin familial, en 1900. Ce noble fruitier, qui produit encore quelques "peuroux", est une des nombreuses plantations fruitières que laisseront les paysans de la famille, à peu-près dans tous nos champs... jusqu'à ce que le passage d'une petite route ou d'une moissonneuse-batteuse encombrante exige leur destruction !...



Jusqu'à la Grande Guerre, les petits paysans, surtout "du haut de la commune de Sannat", iront à pied, de père en fils, faire leur campagne de maçons, de mars à novembre, à Paris ou ailleurs...Car les sols d'ici sont trop maigres, et les fermes insuffisantes. Le fils aîné de Bernard (hasard : un certain Louis !), ira s'installer à Paris, non sans revendiquer son 1/4 de propriété. Ce qui démantèle et appauvrit encore la ferme.... Le partage ultime entre les héritiers Jouanique, se solde en 1905 à Aubusson, au cours d'une vente "à la bougie"... Tous sont venus là en voiture

à cheval.

Un jeune frère de Louis, Lucien, maçon auprès de son aîné, trouvera la mort en 1910, par tuberculose, en construisant les tunnels du métro parisien.

Dans les années 1880-1990, les "choix de carrière" sont simples, parmi les six enfants de Bernard : deux maçons et une "bonne" à Paris - pour "une paire de sabots"-, deux "vieilles filles" à la maison pour tous les travaux, dont les soins aux vieux, et enfin la cadette Marie-Louise, mon aïeule, née en 1873. Louise épousera en 1899, Antoine Debord, métayer à la Chaize depuis 1890.

Dans le même temps, pour arrondir ses revenus, celui-ci "va en journées" chez les Rayet, du Poux, ancêtres de nos voisins et amis Grange.

"L'Antoine" Debord se souviendra toute sa vie de la terrible sécheresse de 93 (1893 !), où l'on emmenait le bétail dans les bois pour une maigre pâture, quelques branchages encore verts et un brin de fraîcheur... Comme on l'a vu plus haut, au chapitre "élevage", cela se reproduira à nouveau en 1949, et moindrement... en 1976.

Qualifié de "vulgaire valet de ferme" par une cousine Jouanique, Antoine est "venu gendre chez nous". Il est organisé, courageux, méticuleux et habile de ses mains. Après 1905, il lui faut combler les séquelles du partage d'Aubusson : Antoine et Louise achètent les Varsennes (varseunâ en patois). Leurs champs se nomment alors : les Pontis, le Bois d'en-haut, le Bouche, les Arbres... Sans oublier l'Ouche : moins d'un hectare, que les différentes successions ont partagé en cinq ou six ! L'Antoine dirigera dans les faits, comme un vieux sage, notre bien familial jusqu'en... 1950, alors que son fils, "l'Henri", prosaïque, organisé (trop ?), est déjà le chef d'exploitation depuis les années 30... Moins studieux que son épouse Jouanique, Antoine, ne savait ni lire ni écrire, mais simplement signer son nom ! Jusqu'en 1900, nonobstant l'Instruction Publique chère à Jules Ferry, dans certaines familles, seuls les enfants les plus doués étaient envoyés à l'école de la République, à Sannat ; les filles étaient souvent gardées à la maison... Ce fait ne semble pas en adéquation avec les statistiques sannatoises sur l'éducation, relevées plus loin dans cet ouvrage... et pourtant, foi de témoin... L'histoire révèle parfois des mystères !...

Antoine fera aussi "sa guerre", à partir du 03 août 1914, durant un peu plus de quatre années... Son savoir-faire de paysan, habitué à réparer les mauvais chemins, l'a fait affecter aux travaux de voirie durant les grandes batailles, roulant inlassablement avec ses chevaux des tombereaux de pierres, pour "arranger" les routes défoncées et combler des trous d'obus... En 1917, lorsqu'il perdra, au Chemin des Dames ses deux demi-frères, il sera ramené à l'arrière, au ravitaillement jusqu'en début... 1919 !... Comme nombre de ses conscrits, il a tenté de relater ce qu'il avait vécu là-bas, en quatre années durant et davantage... Mais, on lui a cloué le bec dès le début, tant ces atrocités paraissaient inaudibles. Ou bien étaient-elles trop difficiles à dire, indicibles ? Alors, notre Antoine s'est tu à jamais sur le sujet ! Les témoignages oraux ou

écrits ont dû attendre plusieurs décennies... Nous en avons par chance, une trace inestimable plus loin dans cet ouvrage, sous la plume de Marcel Malanède. Comme quoi nos paysans au front, continuaient à se tenir informés des détails de leur ferme autant que de leur famille...



Mariage d'Henri Debord et de Berthe Bonnefond en 1926

Au fil des ans, la vie d'une ferme n'est pas un long fleuve tranquille !

Durant une quinzaine d'années, de 1912 à 1927, les Jouanique-Debord seront métayers de "la Glomaude" au Poux, en plus de leur propriété. Soit plus de 26 ha à exploiter !

Et des bœufs, au lieu des vaches de trait...Plus une vieille lieuse : c'est Byzance ! A l'abandon de ce métayage en 27, la ferme retombe à 9 ha, durant encore une décennie. Pourtant, on construit en 33 une nouvelle grange, pour...33 000 Francs (dites : "33" !). Puis on achète divers champs en 1936, dont "le Grapaud" - ses genêts et ajoncs inclus - : 4000 F/ha, dont la moitié à débroussailler ; ce sera fait en 37 : pioche de terrassier et « goujard » ...Et aussi, un peu d'huile de coude, paraît-il !

Le vieux Franc changera radicalement de valeur après-guerre ! Une vache se vendait 5000 F en 36 ; elle en vaudra 100 000 vingt ans plus tard ! Notre hectare à 4000 F en 36, deviendra 100 000 en 1954...la broussaille originelle n'explique pas tout !

Pour nos éleveurs, un pré valait plus qu'une terre labourable ! En outre, un vieux principe dit que "le pré emporte sa haie". Ce qui comptait beaucoup, car les chênes ou les frênes, y étaient encore nombreux et recherchés. On y réfléchissait à deux fois avant de les scier au passe-partout ! Puis de casser le bois à la masse et aux coins... La tradition d'avant les bruyantes tronçonneuses était plutôt d'élaguer les chênes ("artailler»), à la serpe ou à la hachette ("un n'hachou"), en commençant "astucieusement" par les branches supérieures pour se servir de celles de dessous comme marches, mais en laissant toujours un bouquet sommital ! Les branches étaient charriées en carrioles, et déposées sur les parties communes du village en gros tas. Les petites branches étant débitées sur place par les vieux ou les femmes, puis transformées en fagots de petit bois... Les grumes ("les billes") étaient acheminées aux scieries Boudet ou Galland à la Gasne, Anfrais au Point du Jour, ou celle de Raymond Aubert à la Chaize, par le trinquéballe ("traineballe") de Joseph Chapy, avec ses quatre bœufs !



La « charrière » du Poux (Photo Robert Moyer 1940)

Parenthèse sur le nécessaire et naturelle solidarité entre nos villageois : untel avec ses bœufs, tel autre avec son cheval ou... ses bras ! Cela valait pour

tous les gros travaux, les foins d'abord, en juin-juillet, qui duraient environ quatre semaines. Seules les "grandes fermes" étaient autonomes, par exemple les Rayet-Magistry au Poux, qui employaient, en pleine "guerre de 39" deux commis, en plus de la famille.

En 1939 donc, l'héritier de la famille Jouanique (Henri Debord, fils d'Antoine D et de Louise J), hésite entre deux options pour agrandir sa ferme : fermier ou métayer ? La "Glomaude" peut à nouveau lui louer ses terres, avec ses bœufs et le hangar métallique tout neuf, monté en 31 (re-Byzance !). Mais, Henri doit-il prendre le risque du fermage, plus "huppé", autonome, moderne, certes encore peu prisé, ou bien redevenir métayer, c'est-à-dire partager les gains, mais aussi les risques ?...

Il se rappelle trop le traumatisme de la "cocote" de 1936-37 (fièvre aphteuse : voir plus loin au chapitre élevage). Les vieux, son père l'Antoine et son beau-père le Louis Bonnefond, prudents, vont pousser le dernier des Jouanique à opter pour la sagesse du métayage ...Cela peut faire sourire, aujourd'hui que tout est si cadré, projeté, assuré, contraint ...

Ce tour de bocage au Poux ne serait pas complet sans notre taillis des bois d'Evaux : les Planchettes. En contrebas de l'Arbre du Loup, sur le chemin ferré -celui des diligences d'Ahun -ou Aubusson, jusqu'à Evaux. Taillis exploité en 1940, ce qui a permis de sortir 60 "cordes de chêne" (soit 240 stères dans nos contrées), et d'acheter ainsi le premier cheval de la famille ! A l'époque, une corde de bon bois se vendait 120 francs.

Cahin-caha, après des hauts et des bas, notre ferme atteint le record de 40 ha en 1939. La continuité immuable de la paysannerie d'antan est décidément une illusion ! Mine de rien, en 39-40, cette exploitation agricole représente, aux yeux des autorités françaises entrées en guerre, une source conséquente d'approvisionnement pour la population. Henri, de santé fragile, suite à son rude séjour militaire en Syrie dans les années 20, sera rapidement démobilisé...Non sans avoir « couru », avec son cheval de trait à La Courtine, « pour réquisition au-devant des panzers » . Ainsi disait-on alors au pays, en Patois : « ça avait bien du sens, tiens ! » *Qua zayo beu do sins, té !*

Pendant la seconde guerre du 20ème siècle, sur cette ferme, on compte deux paires de bœufs, offrant la possibilité de labourer au brabant ; comme quoi, quand "on change de cheval, il faut changer tout le fourbis" ! Vieux principe !

A cette époque : une dizaine de vaches que l'on allait garder aux champs, n'ayant pas les moyens d'acheter -ou ne trouvant pas- de barbelés durant la guerre. Nos chiennes de la ferme se nomment alors "Marquise", puis "Gitane"...On dit que notre voisine, "la Mariande" (une de mes "profs de patois"), lisait des romans en gardant ses quelques vaches ...

Il y avait également chez nous, tout un assortiment de petits animaux : une vingtaine de moutons, 4 cochons, achetés à 25 kg et engraisés, une cinquantaine de poules éparpillées dans des poulaillers en dur aux champs : le Plassin, les Varsennes, les Pontis... Et autres 15 poules "dans les charrières", 30 lapins, et 3 oies pour les œufs, 2 ou 3 pintades, qui ont eu les pattes gelées pendant le terrible hiver 42...celui de la "Bataille de Stalingrad"... là-bas !

Il paraît qu'une autre voisine, la Louise, a vendu un jour une oie de dix-sept ans ! Commentaire des voisins "eh ben, celui qui va la faire cuire" !...



Les conscrits de Sannat en 1920 : Au premier rang, troisième en partant de la gauche, Henri Debord, entre Maurice Rouchon et Louis Delage (le sabotier).

L'Antoine et son fils, l'Henri (le dernier des Jouanique directs, mon parrain, né en 1900), s'éteindront seulement à trois ans d'intervalle, en 1950 et 53... Ils ne vivront pas l'ultime achat important de terres par notre famille : en 1954, acquisition du bien de "La Glomaude" -une bonne quinzaine d'hectares, que nous avons jusqu'ici en fermage -, avec ses bâtiments, et son hangar métallique. On se retrouve à 23 ha, avant de remonter à une quarantaine dans les années 60, ayant obtenu en fermage la moitié de la ferme Lotte du Poux ... Que l'on va perdre au bout de un bail, avant de remonter à nouveau, grâce au fermage de diverses parcelles, des Chirade, du Grand-Robert, de l'Alice, etc... Le "plafond inéluctable des 40 ha" depuis 1/2 siècle !

Quand on vous dit que la vie de nos villages « n'est pas un long fleuve tranquille » !

D'autant moins tranquille que notre père Lucien, nouveau patron de la ferme du Poux à partir de 1951, homme polyvalent et "amateur de ferrailles" va s'acheter son premier tracteur. Ce fut un vieux Lanz, qui avait traîné et fait tourner les batteuses de la grande Maison Boudet... "Le Louis" derrière sa moustache et ses lunettes, maître artisan et commerçant ! Las, ces monocylindres, pour autant rustiques, réclamaient une colossale énergie pour lancer manuellement leur moteur, malgré la lampe pour "leur chauffer la boule"...Exit donc le "Lanz et son rassurant boum-boum", au bout d'un an seulement ! Il avait tout de même servi à divers travaux de fond... dont l'arrachage de gros chênes à "l'Ouchette" ... Mais ses rustiques outils traînés (sans relevage hydraulique) étaient déjà obsolètes en 1959 ! Un "Mac-Cormick Farmall", de chez Desret à Fontanières va lui succéder, avant le "Case" des années 60 ... Irruption d'une ère motorisée qui met fin, peu ou prou, au labeur manuel ancestral ! A peu-près simultanément chez tout le monde dans nos villages...en moins d'une décennie !

En patois, on se comprend partout !

La langue maternelle et usuelle de nos paysans d'ici resta le patois jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, malgré les "coups de boutoir" du progrès social et l'industrialisation-urbanisation du pays. Les enfants apprenaient le français à l'école. Les villages vivaient en quasi-autarcie ; les mariages étaient "mangounés" - arrangés au plus proche -, de préférence, à la hauteur de "son rang" ! Seule l'extraordinaire épopée des maçons de la Creuse a sorti les villageois de leur isolement...Et cela -entre autres facteurs- laissera des traces positives sur leur ouverture, leur culture, leur éducation, ainsi qu'il est relaté dans ce livre.

Il y avait aussi, localement, les foires du lundi à Evaux -pas encore "les Bains"- ou bien, les petits cochons à Boussac, le premier jeudi du mois. Ce carrefour de marchandage est aussi linguistique : la Petite Creuse marque la limite nord-sud de la France, entre l'Oïl et l'Oc ...Et ces deux langues, dont la première évoluera vers le français au XVIème siècle, sont très distinctes ! Pour autant, on arrivait toujours à faire des affaires !

Une farandole de légumes !

Le vaisseau amiral de l'armée agricole était, depuis toujours chez nous : le champ de légumes ! On dira plus tard, en langue agronomique ; la tête d'assolement. Pas forcément grand, ce champ, mais entouré de tous les soins ! D'abord on élaguait ("arpelait") les haies au croissant (gouyâa), puis on fumait abondamment la parcelle : fumier de bovins ou de moutons, entassé en "meules" devant notre étable, dite "l'écurie des vaches" durant tout l'hiver. Amendement transporté en tombereaux, puis épandu manuellement à la fourche, par les vieux, les femmes et les enfants de la famille. Dur-dur métier ! Pour s'encourager, on regardait derrière de temps à autre, voyant le chantier avancer ! Ensuite, un labour de fin d'hiver avec quatre vaches de trait. Il faut noter que dans les terres plus lourdes du bas de notre commune, le labour se faisait de préférence avant l'hiver, afin que les mottes se délitent sous l'action du gel et des pluies, avant les semis du printemps.

Le labour enfouissait les amendements organiques (fumier) et calciques (chaux, bien utile dans nos sols granitiques, acides). Il enfouissait aussi des mauvaises herbes, leurs graines et tous résidus de la culture précédentes (souvent : une céréale). Ce retournement du sol était suivi d'un bon "coup de cari", le cultivateur à dents, qui ameublait et met au soleil les vilains rhizomes de chiendent, lesquels, associés aux cailloux collectés dans le champ, allaient boucher les trous dans nos chemins infernaux !... Toujours en tombereaux... Notre champ de légumes, de 6 ou 7 boisseaux (2/3 d'ha), changeait chaque année de lieu, en une rotation sur 6 à 7 ans, pour limiter les parasites et les maladies, notamment sur la pomme de terre. Ces rotations pluriennales, plus ou moins longues, existent encore à peu près partout ...Les fameux doryphores ont donné lieu à une chanson satirique, voire donné leur nom aux parasites de tout poil ! Ces coléoptères étaient ramassés manuellement



au milieu des années 30 par Fernande, alors enfant et sa grand-mère Louise Jouanique... " Mais en 36, à "la Mangof", ça nous a vite découragées !", rapporte ma mère... Miracle et modernité : notre commune a investi en 1935, dans deux appareils Vermorel, des pulvérisateurs, que l'on devait réserver à tour de rôle... Alors, un bon coup d'arséniate de plomb et "bye-bye" les doryphores... A la même époque, on traitait aussi, sans plus de précautions, les semences

de blé au vitriol ! Contre les piétins ou l'ergot... Des graines d'un beau bleu, que l'on tripotait sans grandes précautions... Aïe ! Revenons à nos...légumes : le champ offrait toute la diversité locale des plantes fourragères pour les animaux et d'abord, un solide carré de patates, pour des appétits non moins solides !... Sur quatre, ou sur deux pattes ! 5 boisseaux de pommes de terre nourrissaient une famille de 5 ou 6 !

Un boisseau (20 litres). Il mesure les grains et les parcelles.

Les patates ("lâ trofiâ" en patois) étaient plantées à la "tranche", souvent le lundi de Pâques. On renouvelait chaque année 50 kg de semences certifiées, des Bintjes "pour le monde"-les humains- et des Abondances de Metz ou des Ker-Pondy pour les bêtes. Pour mémoire, la variété Bintje, hollandaise, a été inscrite en 1912 et se cultive encore ! Toutes ces cultures étaient sarclées : piochées et "chaussées" (butées) par le cheval, surveillées et récoltées enfin chez nous à la piocheuse. C'était avant l'arrivée de l'arracheuse Mac Cormick, encore une révolution !...Cependant, notre Fernande née en 27, qui a vécu tous ces changements, prétend que cette machine (un avarian) "épalanchinait" les patates en tous sens ! On perdait son temps "à leur courir au derrière" ! Alors, mon oncle Marcel a fabriqué une grille verticale qui alignait, mais blessait aussi, quelques tubercules.

Transportées "dans la cave de la petite maison", toujours en tombereaux, déchargées par palisses ("séite" en Patois), puis recouvertes de vieux sacs et autres couvertures avant les grands froids, les pommes de terre étaient un garde-manger permanent pour tous. Parfois, on élevait des silos ronds pour les précieux tubercules, au jardin ou au champ, près du poulailler du Bouche ("établissement" dont subsistent des ruines). On recouvrait le tas conique de paille et de terre, comme une case africaine, pour le protéger de l'hiver. Même principe de conservation pour les betteraves fourragères, mais en silo allongé !

Dans ce même champ, du maïs et du blé noir (sarrasin), semés en juin ; ce dernier récolté en fin d'été à la faux à griffes, charrié en...tombereaux bien sûr ! Et des choux fourragers, plus des raves, semées forcément... le 25 juillet ! A la levée de cette crucifère, les vieux disaient qu'il en suffisait d'une à chaque coin du champ et une au milieu ; sinon la culture serait trop dense et les racines minuscules ! Ces raves (genre de rutabagas) fournissaient l'hiver, un complément de fraîcheur au foin ou paille distribués au bétail... Et faisaient

pour les gens, une soupe...diurétique ! Et quel bonheur encore, d'aller tout l'hiver, se geler les mains pour arracher les raves "aux Pelades" !

Dans les années 90 (1890 !), anecdote authentique mais déconcertante : une de nos voisines, grosse propriétaire "pilounait de méchanceté" les mains de ses ouvriers qui ramassaient les raves... on ne sait trop pourquoi ! La campagne autrefois n'était pas toujours rose ! A une question de sa cousine, qui lui demandait pourquoi elle n'allait pas à la messe comme tout le monde, cette dame répondit en patois : *"je n'y vais pas parce que les saints me font la grimace !"*

Nos ancêtres cultivaient aussi des choux-raves à lapins ; ce légume va et vient au gré du gel-dégel sans trop de dommages ! Comme un garde-manger à ciel ouvert...Autre légume fourrager, devenu ça et là, ménager durant les guerres : le topinambour. Planté en mars, récolté l'hiver suivant, à la pioche... Cuit à la chaudière, le délice des cochons... Consommé en tubercules crus par les vaches, leur lait en était plus crémeux.

Par contre, cette plante avait l'inconvénient de s'auto-replanter : on retrouvait les belles tiges et feuilles, bien vertes plusieurs années durant, dans les céréales, sur la même parcelle...Leur fonction de "tuteurs" pour les pailles n'étant pas appréciée : maturation trop décalée !

A pleins champs ...

Il y avait chez nous "un peu de blé" - mais pas autant que chez "le Crésus" de Fernand Raynaud ! C'était "du froment" ; variétés : "bon fermier, ou Vilmorin 27". N'oublions pas que ce grand semencier, toujours premier dans son métier, a vu le jour sous Louis XIV ...ou bien sous Louis Jouanique, mais son règne fut moins célèbre ! Les semences de première génération s'achetaient chez Labouesse ou chez Maurice Cluzet. Ensuite, on les reproduisait pieusement, puisque ce ne sont pas des hybrides. Les rendements en blé étaient erratiques : du très bon (25 quintaux/ha chez le Père Borry au Poux, dès 1935 !), au médiocre, écrasé par la concurrence des plantes adventices : chiendents, "jardiot", "maules", bleuets, coquelicots...Les "tommies" anglais venus se battre en 14-18 dans nos régions nord France ont gardé l'emblème du coquelicot en souvenir des champs... de bataille !

"Oh, le blé, ça ne se vendait pas toujours bien !" rapporte notre témoin.

En 1933, conséquence de la grave crise économique (déjà !), il a fallu "trouver un filon local", grâce aux connaissances politiques de notre marchand de grain ! Au fait, c'est en 1936 qu'a été créé l'office des céréales qui deviendra plus tard l'ONIC. L'office national interprofessionnel des céréales. C'était un quart de siècle avant le grand marché commun agricole européen. Pour tenter de réguler les cours de la nourriture principale des Français. Toutefois, avant-guerre, une bonne part du froment était encore autoconsommée en local.



Moisson à la lieuse au Poux (Photo Robert Moyer)

Dans nos terres difficiles du "Bois d'en haut", une autre céréale plus rustique : le seigle, semé en septembre, dont la longue paille était très recherchée, comme litière pour les animaux, mais aussi pour la tresser en liens ou pour rempailler les chaises. Ces tiges de seigle avaient tendance à s'affaïsser au champ avant maturité... D'où, quelques jurons de moissonneurs ! Une céréale versée donne encore du fil à retordre à la "moiss-batt" : imaginons le calvaire des faucheurs !

Dès les années 30, de l'avoine d'hiver, pour les chevaux et les lapins... Sans oublier l'orge de printemps, que l'on semait trop tard : le 23 avril, "à la St Georges sème ton orge !"... Ceux qui ont osé défier le dicton et ensemer leurs céréales de printemps en mars, ont fait un bond en avant !

Le calendrier des saints rythmait les travaux de nos paysans : la St Martin pour les baux, suivi de la Ste Catherine, "où tout bois prend racine" ; la St

Georges pour l'orge, la St Marien (10 octobre) pour le semis du froment, St Médard (8 juin, qui présage la pluie sur le "dard" -la faux- sauf si St Barnabé "lui bouche le bé ») ... Sans oublier les dates des semis, encore en vigueur, pour chaque espèce végétale, selon la lune ! De même que l'abattage des gros chênes en pleine lune, dont le cœur durerait plus ou moins longtemps en bois d'œuvre.

Pour la fête des Rameaux, les croyants -et les autres- allaient planter un rameau de buis, fraîchement béni, dans les parcelles de céréales...Ainsi le faisait-on, depuis des temps immémoriaux, pour protéger la future récolte !

Lors de la moisson à la faux (jusqu'en 1945 chez nous), toutes les forces familiales venaient : l'Antoine et l'Henri devant, avec les faux à griffes, qu'ils battaient sur l'enclume portative et aiguisaient régulièrement à la pierre Norton. Suivaient les vieux, les femmes et les enfants, qui ramassaient la javelle. L'Antoine revenant en arrière de temps en temps, pour « faire des liens torsadés ». Enfin, la confection des gerbes, que l'on portait ensuite, "à travers l'étauille" (le chaume), vers les "gourbières" ...

Ce chapitre moissons, précisément à la Louche est remarquablement détaillé plus loin par Alain Dupas.

...Voyons encore quelques souvenirs précis de notre Fernande du Poux, d'ailleurs une des très proches amies de "la Raymonde Billy de la Louche", tante d'Alain.

Durant les guerres, comme dit plus haut, on ne manquait pas trop de nourriture ici, mais on manquait d'autres denrées indispensables : par exemple, la ficelle de lieuse, en papier torsadé, "qui voulait pas en faire", avec cette lieuse antique et d'occasion : "ça s'envartouillait dans le lieur et les hommes juraient" !...

Même après l'arrivée de la moissonneuse-lieuse, on a continué chez nous, à "faire les chemins à la faux", pratiquement jusqu'à l'extinction des dites lieuses. Cela consistait à détourner tout le champ de céréales, et aussi, ouvrir une large entrée, pour manœuvrer la machine sans abîmer un seul épi de la précieuse moisson ! Tout ce travail sera proscrit par l'invasion des bruyantes moissonneuses-batteuses, en 1965 dans notre ferme. Avec en prime pour cette première, un été pourri : on a terminé la moisson "au Bois" seulement le 10 octobre ! Remorques qui s'enterrent (engatées) ; grains humides, qui

vont piteusement germer au grenier (les galtâs"), malgré un pelletage régulier ...

1963-65 : nos années noires, avec décès d'une de nos grands-mères, des pertes d'animaux, des finances au plus bas, etc ...la guigne !

Des champs : des trop secs aux trop humides...

Pendant des générations, on a arraché -dans l'orge ou ailleurs- les mauvaises herbes à la main. Les jours où la tradition religieuse interdisait que l'on touchât à la terre, cet exercice pénible au-dessus du sol, était toléré : fête Dieu pour l'œillette, ou farinaux (chénopodes farineux), le vendredi saint...

Plus tard, trente ans et une guerre plus tard, en 1964, au grand virage mécanique et motorisé du XXème siècle, René Descout viendra avec son tracteur, traiter aux herbicides (dits "désherbants"), notre champ de froment des Varsennes.

(Voir pages 46 et 47 les photos de cette révolution mécanique à la Ville du Bois)

On a déjà évoqué l'importance des prés, complétés par des cultures fourragères annuelles, pour nourrir les ruminants de la ferme. Le principe : "l'herbe, ça se cultive !" remonte à plusieurs décennies, bien avant les campagnes du Ministre Pisani et sa grande réforme agricole de 1962 ! Les prairies temporaires duraient entre 3 et 7 ou 8 ans. Un mélange savamment dosé, selon les parcelles, de graminées (dactyle, fétuques, ray-grass, fléole...) et de légumineuses, riches en protéines : trèfle blanc ou violet, luzerne... Cette dernière, qui n'arrivera que vers 1940, réclamait souvent un chaulage préalable pour désacidifier nos sols granitiques. Encore un vieux principe : "chauler sans fumer, c'est se ruiner sans y penser !" Nos paysans, praticiens non agronomes, en savaient long sur les équilibres dans leurs sols, parcelle par parcelle. On les redécouvre aujourd'hui, par exemple dans "l'agriculture de conservation des sols", qui a le vent en poupe, après 1/2 siècle de "recettes techniques universelles", appliquées à un train d'enfer.

En tout cas, puisque ces prairies artificielles allaient être "cultivées », et pour le rendement des cultures en général, on essayait de se débarrasser des "mouillères". Le drainage a toujours été pratiqué, par des rigoles de surface dans les prés de fauche. Pour autant, on veillait jalousement, dans nos villages à capter à tour de rôle pour son pré, grâce aux rigoles, l'eau des

ruisseaux en période estivale...Ah, les fameux "droits d'eau" : gare à quelques prises de bec ! Voire, à une visite chez le juge de paix à Evaux !

Dans les terres arables, le labour en planches évacuait le trop-plein des pluies hivernales. Mais on drainait aussi en profondeur, coupant la pente naturelle, pour emmener l'eau vers des fossés extérieurs à la parcelle...

Ce drainage à l'ancienne existe au moins depuis...les Romains ! Par exemple, à la "Fourrier", nous avons creusé en 1959, à la pioche et au louchet, à 60/70 cm de profondeur, sur une bonne centaine de mètres ! ...Je dis "nous" ...en fait, du haut de mes sept ans, j'admirais plutôt mon père ! Il a d'abord nettoyé le fond du « conduit », y a construit une galerie, soit en dôme de pierres plates, soit en triangle... Au final, on a recouvert de paille, comme un treillis pour colmater les interstices, puis de terre enfin, en évitant l'argile... Les tuyaux cylindriques de 1/3 de mètre, en poterie, prendront le relais, avant le déboulé du plastique, des draineuses motorisées, avec laser... Aïe, mes aïeux !

A la fin de ces chantiers harassants, où mieux valait ne pas compter son temps, miracle, l'eau s'écoulait ! Sans géomètre, ni mesures préalables : juste le coup d'œil et le savoir-faire atavique de nos paysans ! Quelle amélioration pour les secteurs humides dans "la Fourrier", laborieusement améliorée ! Elle sera échangée à l'amiable, avec des voisins dans les années 70 ; faute d'un remembrement agricole organisé, qui ne viendra jamais sur notre commune : toujours la farouche résistance des anciens à un progrès imposé d'en-haut !

Aux heures où l'on veut -à juste titre- "réenchanter notre roman national", où l'on se cherche des figures tutélaires, le tissu local, dont nous sommes issus est une sorte de paysage naturel et humain, familier et rassurant. Malgré les bouleversements titanesques de leur mode de vie et de travail au cours des 100 dernières années, nos ancêtres ont tenu bon et se sont transmis les savoirs. Parfois décontenancés, jamais déboussolés ! La terre, la famille, l'ardeur encore renouvelée malgré les coups du sort, et la solidarité villageoise, les ont toujours fait avancer. Il fallait d'abord compter sur soi, mais on pouvait compter sur les autres...

Nous sommes les héritiers de ces gens-là ; on dirait aujourd'hui : de ces belles personnes ! Les Jouanique et les autres qui ont vécu cette aventure paysanne, très dure mais romanesque... Une modeste reconnaissance est de conter leur Histoire, avec fierté, humilité et lucidité, nonobstant les inévitables approximations.

Je suis de ce peuple de la terre et de la pierre ; le patois qu'ils m'ont légué est comme une passerelle vers cette vieille civilisation. Et je serai toujours fasciné et admiratif de mes racines ! Comme un "nostalgique-optimiste"...

Remerciements profonds à mon témoin de mère, notre mémoire vive, apôtre de la transmission entre les générations : Fernande Nicolas, née Debord-Jouanique-Bonnefond...

L'agriculture au temps de la Grande Guerre

Extraits de lettres de Marcel Malanède de 1916

Transcription Chantal Aubert

Ces extraits de lettres de Marcel Malanède, envoyées depuis le front à ses parents cultivateurs à Saint-Pardoux, illustrent l'intérêt qu'il continue à porter à son métier et à sa terre, malgré l'éloignement. L'échange de lettres est le moyen de s'évader des tranchées et de l'horreur de la guerre, pour retrouver un peu de la douceur de vivre sannatoise. Il s'agit en quelque sorte de continuer à faire le paysan...par procuration. Nous publierons plus largement ces lettres en 2018. Pour le moment ce qui nous intéresse ici c'est l'évocation des techniques agricoles en vigueur au début du 20^{ème} siècle. A la lecture de ces lettres, on se rend compte que l'on est assez loin d'une activité routinière, et qu'au contraire le travail est réfléchi, avec une réelle volonté de progresser.

JP Buisson.

Le 30 mars 1916

Si j'ai un conseil à vous donner, aussitôt que le temps le permettra et que les trèfles auront verdi, c'est de les mettre aux champs. Des bêtes qui ont pris l'herbe toujours à bonne heure ont une différence de 50 Fr par tête à deux ans auprès de (= *par rapport à*) celles qui sortent tard au printemps. Vous n'aurez qu'à les mettre à la Pougé ou aux Bregères toute la journée, tout en les soignant soirs et matins à l'écurie.

Le 20 avril 1916

Chers parents je m'aperçois par votre lettre que tout va pour le mieux dans vos travaux et que la récolte a bonne apparence. Vous me dites que vous avez peur que les velles (= *jeunes génisses*) gonflent aux Bregères, je ne croyais pas la végétation si avancée chez nous, car ici on ne voit que la terre bouleversée. Le principal pour éviter le gonflement, il faut toujours leur donner un peu de sec les matins et les laisser d'habitude toute la journée au champ car elles mangent moins vite ; je crois que vous n'avez pas besoin d'avoir peur car au premier paître ce n'est pas dangereux comme en été. Sûrement que d'ici quelques temps elles auront profité et changé de poils ainsi que les quatre petits veaux, la petite Jolie doit être à son affaire si elle ressemble à toute celle de sa race. Sans doute que vous ferez paître encore tout aux Bregères. A la Pougé vous me direz si vous avez clôturé vers l'abreuvoir pour que les bêtes puissent boire, ça serait une bonne affaire, l'été vous pourriez y laisser la jeunesse sans vous en inquiéter pendant que vous soignerez les grosses avec le trèfle des Bregères. Vous avez bien fait de bêcher au pied des pommiers de l'ouche. Un jour que vous aurez le temps il faudrait mettre un seau de purin au pied de chacun, ça leur donnerait de la force. J'espère que ce mauvais temps ne continuera pas et la semaine prochaine il fera bon travailler la terre pour vous donner un peu d'avance.

Le 25 mai 1916

Je suis très content que vous me donniez beaucoup de détails par votre lettre, et je vois que vous êtes en avance dans vos travaux et que tout va pour le mieux. Vous avez changé d'idée car je croyais que vous alliez faire des patates

aux Pièces Franches d'en bas, ça n'a aucune importance. Peut être que ça vaut mieux d'avoir fait comme ça. Dans votre prochaine lettre vous me direz ce que vous allez faire aux Pièces Franches et aux Croix du Lard. Je suis très content que vous avez fait grand de rutabagas, carottes et betteraves. Vous avez aussi une bonne grandeur de patates, mais comme je vous disais dans une lettre, les pommes de terre seront chères l'année prochaine, et comme il y a un morceau aux Pièces Franches d'en bas qui n'a pas beaucoup de chiendent, on aurait pu y en faire un double (=un boisseau) ou deux, mais à présent ça ferait peut-être un peu tard, donc faites comme vous voudrez et arrangez toujours pour le mieux.

Vous faites bien de faire un morceau de vesce avec de l'avoine car elle vous servira pour soigner les bêtes au mois d'août ou septembre. Comme la vesce risque de ne pas toute germée, mettez beaucoup d'avoine et semez épais.

Le 19 mars 1916

(à propos de ventes de bêtes...)

A l'instant je viens de recevoir votre carte que vous m'avez envoyée d'Auzances qui m'a fait un grand plaisir. Je suis étonné que vous êtes arrivés à votre chiffre que nous avons combiné quand j'étais en convalescence, je ne croyais pas que vous auriez pu dépasser 760 Fr. Enfin il faut que vous les ayez soignées et que vous vous soyez tenus raides. Une fois de plus vous pouvez constater que c'est l'élevage qui rapporte le plus, et de vendre à 18 mois à 2 ans cet hiver, vous avez vendu pour plus de mille francs de bétail en peu de temps. Il reste encore le froment, vous me direz si vous avez l'intention de le vendre bientôt ou de le garder encore quelques temps.

Chers parents soignez toujours bien le cheptel, si j'ai le bonheur d'en réchapper ce sera ma passion et ma principale préoccupation de faire l'élevage. J'aurai une bonne avance de trouver le cheptel en bon rapport et les écuries pleines pour se mettre en bétail comme nous sommes. Un qui débiterait sans rien en aurait pour 10 ans.

Celle-ci est une lettre des parents à Marcel

Le 21 mai 1916

Nous travaillons toujours comme avant aux Querres, nous avons fait trois doubles d'étendue de betteraves, carottes, rutabagas et environ trois doubles de pommes de terre. Encore pour deux jours à en faire, on s'arrêtera dans l'angle vers le champ de Jean Tabard, et ça viendra finir vers la route vers le noyer le plus près du champ de Jaquelin. Aux Pièces Franches d'en haut, il en reste pour une liée à finir d'y passer le brabant. (*Un brabant* : voir photo P 44) (*Une liée*= durée pendant laquelle un attelage de bœufs ou de vaches peut travailler sans discontinuer, de l'ordre de trois heures).

Notre récolte est belle, le froment de la Pouge où il était clair, c'est le plus beau. Il est vert et a des épis bien gros comme le manche de mon porte-plume. Les orges sont bien belles aussi. Ce soir je vais aller chercher du trèfle aux Bregères pour panser les bêtes demain matin. Il fait beau temps, on en profite pour faire les pommes de terre. Environ un double qui va rester que l'on ne fera pas de pommes de terre aux Querres, on va y semer de la vesce avec de l'avoine.



*Marcel en tenue de soldat
peu avant la guerre*

La Fenaïson

Par Alain Dupas

Chaque année quand nous venions aux grandes vacances d'été, nous les enfants, participions, dans la mesure de nos moyens, à la majeure partie des travaux des champs. La fenaïson généralement était bien avancée. Pourtant, une année, à cause des variations climatiques (mauvais temps rendant les prés inaccessibles), nous y avons participé, et découvert cette activité rurale.

Les prés regorgeaient d'herbe, et l'un d'eux étant imbriqué entre les propriétés des familles Gatier et Nebout ; on y accédait par un chemin vicinal et un droit de passage sur la propriété Gatier. A cette époque les droits de passage étaient nombreux. Les prés se situaient dans les parties basses et humides, souvent près des ruisseaux. Chaque propriétaire ou exploitant entretenait les rigoles permettant le drainage des terres, afin d'éviter aux matériels et aux animaux de s'embourber au moment de la récolte. Ces travaux s'effectuaient en général l'hiver.

La première phase de la fenaïson consistait à couper l'herbe, le plus près possible du sol, à l'aide d'une faucheuse. Puis on laissait le foin sécher sur le sol une journée, le lendemain on « dérançait », (on retournait l'andain de fauche), et le surlendemain on fanait, c'est-à-dire que l'on brassait le foin, en le soulevant avec la fourche ou à la faneuse.



Une faucheuse



Un râteau-faneur

La faneuse était une machine dotée de fourches soulevant mécaniquement le foin. On pouvait répéter cette phase si on s'apercevait que le foin s'était retassé ; car il fallait engranger un foin très sec ; sinon, il fermentait et

chauffait, pouvant engendrer des incendies de granges. Pour finir, on alignait l'herbe en andains, appelés « barges », avec le râteau-faneur, ce qui facilitait le chargement sur le char.



Un homme équipé d'une fourche spéciale, avec long manche et petite corne dessus ("banou"), soulevait la fourchée au-dessus des ridelles. Sur le char une personne, souvent une femme, guidait la répartition du chargement et tassait le foin. Ce char était équipé de

poquous (pieux en bois), qui doubleraient la hauteur des ridelles, pour pouvoir transporter un maximum de foin, et réduire ainsi les voyages entre le pré et la grange. Le foin bien sec, malgré son brassage à l'air libre, dégageait encore beaucoup de poussière à son déchargement dans la grange. Pour l'éliminer on organisait un courant d'air. La grange avait été construite de façon à ce que le foin soit au-dessus de l'étable. Le mur de séparation entre l'étable et l'aire de grange avait des ouvertures munies de volets (les calabrettes), juste au-dessus des mangeoires. Ainsi en hiver, on jetait le foin depuis le haut, et ensuite on le répartissait au bétail par les calabrettes.

A l'époque de la fenaison, les après-midis étaient chaudes et il fallait ravitailler les travailleurs. Nous les enfants, avions la charge de surveiller que les boissons soient bien au frais dans le ruisseau, et que les chiens ne

viennent pas dévorer la nourriture. Au moment des pauses, nous disposions les provisions sur un drap de lin étendu à l'ombre sur la prairie. Devenu plus grand, la tâche de faire avancer l'attelage du char me fut confiée. Mais devant les animaux il y avait toujours beaucoup de mouches, et surtout des taons, plus virulents, dont les piqûres laissaient des traces sur les peaux sensibles. Sur les animaux, on passait un produit à base de goudron, appelé Emouchine, sensé éloigner ces indésirables. On aimait bien grimper sur le char à foin chargé pour revenir à la ferme, on se cramponnait au câble qui avait été tendu pour arrimer le chargement. Parfois, les branches des arbres sur le chemin venaient nous frôler, et même nous flageller.

Et le soir avant de passer à table, les grandes personnes, puis les enfants allaient à la laiterie, pour un bon dégrassage au savon de Marseille, dans la grande bassine émaillée. Pendant la guerre de 39-45, ma grand-mère fabriquait elle-même le savon pour la consommation familiale, mais lors d'une fausse manœuvre, elle fut brûlée aux jambes par la soude, et elle en garda des séquelles sous la forme d'ulcères qui avaient du mal à cicatriser. Pour soulager les saignements, le docteur lui avait prescrit des sangsues. Petites bêtes ressemblant aux limaces, que l'on conservait dans un bocal d'eau avec des herbes. On les plaçait près des hématomes, et elles suçaient le sang. Lorsqu'elles étaient rassasiées, elles se décrochaient, mais elles avaient triplé de volume !

La Moisson

Par Alain Dupas

En ce qui concerne la moisson, c'était un peu plus rude, car si la fenaison pouvait se passer de notre aide, pour la moisson nous étions mis à contribution dès notre plus jeune âge.

Une faux....



Bien sûr le fauchage de la bande de javelle sur le périmètre du champ restait le travail des hommes ; cet ouvrage nécessitait des faucheurs confirmés au maniement de la faux, spécialement étudiée pour ce travail. De plus la faux devait être convenablement affûtée pour rendre la tâche moins pénible. Son affûtage consistait à battre le métal, un fer trempé juste à point pour être encore malléable sur l'enclume d'affûtage que l'on plantait dans le sol, et sur laquelle on désépaississait le métal de façon régulière, en évitant d'éclater ce dernier pour avoir une finesse du fil, à l'aide d'un petit marteau, lui aussi en acier ; d'où l'expression battre la faux. En cours de fauchage, il fallait repasser régulièrement le fil de la faux à l'aide d'une pierre à affûter, que chaque faucheur portait dans une coudière (étui étanche, en zinc ou en corne de bœuf, rempli d'eau, accroché à la ceinture).

Une coudière



Par contre, en ce qui concernait le bottelage de la javelle, nous avons la tâche de préparer les ficelles, en faisant une boucle à l'extrémité inverse du nœud et enfiler le nœud dans l'aiguille ou *liadou* pour faire des gerbes. La ficelle des bottes de l'an passé était méticuleusement coupée au ras du nœud, et conservée pour cette opération. On disposait l'aiguille et la ficelle sur le sol, et la personne qui bottelait, ou les enfants, ramassaient la javelle dressée contre la haie et la disposaient sur la ficelle. Parfois le bottelage de la javelle intervenait après le fauchage du champ, suivant la météo.

Une fois le chemin de javelle bottelé, on pouvait faire entrer en action la moissonneuse-lieuse. Cette dernière, tractée dans un premier temps par des bœufs ou des vaches puis, quelques années plus tard, par des chevaux, jetait une botte de céréales environ tous les dix mètres, et il fallait ensuite les rassembler pour faire un tas de gerbes, appelés moyettes dans le Larousse, ou encore meulons ou mattes suivant les régions, et *gourbières* chez nous, en Combraille.

Une moissonneuse-lieuse



Si la moisson était clairsemée, on faisait des *gourbières* de 17, quand elle était dense, de 21 ; ceci dans le but d'éviter des pas aux personnes chargées de leur édification. La dernière gerbe en haut, le coq était toujours orientée du côté sud-ouest, coté d'où venait la pluie, et les épis toujours à l'intérieur. Ces tas de gerbes permettaient de conserver la récolte une ou deux semaines dans le champ. Ces *gourbières* faisaient penser à de petites maisons, et quand nous avions un peu de temps, nous aimions nous lover dans les renforcements entre les gerbes, à l'abri du soleil et du vent. En cours de moissonnage, il fallait parfois changer la lame de la barre de coupe, quand cette dernière ne coupait plus nettement la paille ; ceci provoquait alors des bourrages sur les tapis roulants (toiles à barrettes). On rechargeait aussi la boîte à ficelle, avec de grosses pelotes de chanvre de plus de 1000 m, avant que la paille ne s'étale en vrac sur la terre. Mon grand-père, siégeant sur la moissonneuse-lieuse, était chargé de veiller au bon déroulement de l'opération, en anticipant les problèmes.

Le plus gênant était de traîner les gerbes d'orge ou de seigle, dont les épis avaient de longues barbes agressives qui venaient érafler les mollets, aussi le port du pantalon molletonné s'imposait.

Un peu plus tard, dans les années 60, un nouvel appareil, le porte-gerbes, avait été installé sur la moissonneuse-lieuse, permettant à la sortie des bottes de les regrouper par 10 , d'où une économie d'énergie pour les ramasseurs. A cette époque nous avons participé, mon frère et moi, au rassemblement des gerbes jusqu'aux années 70.

Sur la ferme on ne cultivait que 4 sortes de céréales, le blé, l'orge, le seigle, et l'avoine pour les chevaux, et pour absorber l'humidité dans les bottes en caoutchouc. La balle d'avoine (enveloppe du grain que la batteuse éliminait), servait aussi à la confection des matelas pour les bébés. Comme elle était gratuite, on changeait régulièrement ces petits matelas, par souci d'hygiène.

Donc ces *gourbières* restaient dans le champ, le temps que la paille et les épis sèchent, avant de les empiler sous un hangar en un gerbier géant, avec toujours les épis à l'intérieur, pour les protéger de la pluie, afin d'éviter toute germination, fermentation et moisissures. Il n'était pas rare de voir des gerbiers partir en fumée, lorsque l'on ne respectait pas ces règles de base. Les gerbes étaient charriées avec le même char que pour le foin, les pieux de surélévation en moins.

Mais avant de moissonner il fallait réviser, et équiper la machine. Un graissage systématique s'imposait, ensuite il fallait installer les toiles à barrettes chargées de faire monter la paille et l'épi vers la botteleuse, en vérifiant que les baguettes raidisseuses soient en bon état. Il fallait aussi remonter les rabatteurs, vérifier que la botteleuse n'avait pas de ratés, et approvisionner la boîte à ficelle.

Puis il fallait, à l'arrivée dans le champ, modifier encore la traction de la machine, car pour circuler sur la voie publique, et passer par la barrière du champ, la largeur de la machine était trop importante en mode moisson ; donc on changeait le timon de place, en le déplaçant de 90°. On abaissait la grosse roue motrice qui entraînait tous les mécanismes (elle était relevée en mode transport sur route).

La nidification était pratiquement terminée à cette période de l'année, et pourtant il n'était pas rare de voir une couvée de perdrix grises ou rouges se lever devant les machines. Alors le grand père, grand chasseur, arrêta le convoi pour leur laisser le temps de s'enfuir, quand la nichée ne volait pas encore. Pensait-il d'ores et déjà à son futur tableau de chasse ?

Comme pour tous les travaux de la campagne il y avait une pause à 10 h, et une autre vers 16 h, qui étaient pratiquées sur le tas, en général à l'ombre sous un arbre. Mon grand-père profitait de cette pause pour changer une ceinture de flanelle, qui était sensée absorber la sueur, et maintenir les abdominaux pendant l'effort. Technique d'habillement assez répandue dans les campagnes.

Et puis la moissonneuse batteuse vint, dans les années 70, remplacer à la fois les travaux de la moisson (moisson, coupe et bottelage de la javelle) et de la batteuse, supprimant du coup cette fête conviviale.

Le Labour et les façons culturales

Par Alain Dupas

Enfants, nous étions témoins de cette phase de l'agriculture du mois de novembre, à cause des congés scolaires de Toussaint.

A cette même période de la St Martin, les fermiers changeaient éventuellement de fermes et de propriétaires. Ce n'était pas le cas des Delage-Billy, qui étaient propriétaires de leurs terres depuis des siècles ; en 1950 la petite ferme de 20 ha nourrissait 5 personnes.



Le labour était précédé de l'épandage d'un amendement naturel, le fumier. Il était obtenu par la collecte des bouses du bétail, ramassées à la fourche dans les étables, avec la paille de propreté. Ce fumier, une fois entassé en tas en plein air, se décomposait et se transformait en matières nutritives pour les plantes. On

le chargeait dans le tombereau, et on l'étendait à la surface du champ à labourer, pour l'enfouir dans la terre par le labour.

Les labours s'effectuaient avec un brabant (*Photo ci-dessus*), dont le soc et le couteau pouvaient se retourner sens dessus-dessous, permettant de repartir en fin de sillon contre le sillon précédant. Cet outil succédait à l'araire et à la charrue à un soc. Comme pour les précédents travaux, la traction s'effectuait avec deux bœufs reliés par un joug. On ajoutait 2 vaches, attelées de la même façon, pour travailler dans les terres plus difficiles. Ensuite les chevaux, puis les tracteurs, prirent la relève.



En général, sur un labour d'automne, on laissait passer les gelées de l'hiver qui émiettaient la terre, et aussi exterminaient quelques plantes indésirables et des parasites.

Ci-contre : Une herse

Au printemps on passait le cultivateur ou canadien pour émietter la terre, (ce matériel pouvait aussi être utilisé pour déchaumer les champs après la moisson). Pour finir, on passait la herse, tressage métallique équipé de pointes longues de quinze centimètres, qui finissait de briser les dernières mottes.

Pour ensemençer cette terre fine, j'ai vu mon grand-père le faire à la main, avec un semoir ventral métallique galvanisé, (ou bien une « palisse »), fixé sur son ventre, et maintenu par des courroies de cuir, dans lequel était déposée la semence. Puis en avançant, il plongeait alternativement ses mains dans la graine ; il ensemençait le sol d'un geste lent et régulier, comme un métronome : le "geste auguste du semeur". Ensuite le semoir fit son apparition, il traçait des sillons parallèles rectilignes, régulièrement espacés les uns des autres, permettant une culture plus aérée, et donc d'un meilleur rendement. Un semoir manuel de précision servait aussi pour le maïs, les betteraves, les raves (pour le bétail), les navets et les autres cultures légumières. Pour certaines cultures semées en ligne, il fallait *démarier* (éclaircir). C'était le cas des betteraves, des raves et des navets. Le matériel était moins sophistiqué et moins précis que de nos jours, mais aussi moins sensible aux pannes, et souvent réparable par l'utilisateur.

Les pommes de terre étaient plantées à la pioche, et si les tubercules étaient trop gros, on les coupait en deux, chaque partie ayant un germe. Avec moins de choix que de nos jours ; la variété la plus cultivée était la Bintje, qui servait aussi bien aux animaux qu'aux personnes. D'autres variétés pouvaient être utilisées : BF15, Kerpondy, Belle de Fontenay, Roseval, Abondance de Metz (pour les cochons) etc. A cette époque nous allions chercher les plants à Charensat, dans le Puy de Dôme.

La récolte des pommes de terre se faisait à la pioche, ou à l'araire, charrue en bois, à un soc fixe. Plus tard, une machine fut mise sur le marché, composée d'une lame de métal qui soulevait les tubercules, et de fourches multiples qui les projetaient sur le côté. C'était l'arracheuse de pommes de terre.



Dans ces années-là, vous comprendrez que l'on passait beaucoup de temps dans les champs, et que l'agriculteur disposait de peu de répit pour ses loisirs. Quand les travaux des champs étaient terminés, il y avait toujours le bétail qui réclamait sa part de soins et d'attention.

Arracheuse de pommes de terre

La révolution mécanique du milieu du XXème siècle à la Ville du Bois

Photos et informations aimablement fournies par la famille Rouchon



Le premier tracteur mis en service à Sannat le fut en 1948, à la Ville du Bois. Il venait directement de Chicago, conditionné en trois caisses. Arrivé des USA en partie démonté, il avait été assemblé par André Chauvet à Bétête (1). C'était un McCormick WD9 de 49 CV, pour une cylindrée de plus de 5 litres, au régime très lent (1500t/mn). Il pesait près de 3 tonnes, et il était équipé d'un moteur

diesel auquel était associé un système de démarrage à essence. Il pouvait atteindre la vitesse de 25km/h. Il développait une force considérable pour l'époque, qui pouvait encore être augmentée grâce à un système de régulateur dans la pompe à injection. (Le « turbo » de l'époque » !)

Malgré tout il se conduisait assez facilement raconte Bernard qui précise « *A 12 ans je le conduisais déjà. J'avais quelques problèmes pour débrayer et freiner en même temps, mais avec quelques astuces, j'y arrivais* ».



La révolution mécanique prit un autre tour spectaculaire au début des années 50 avec l'arrivée de la première moissonneuse batteuse. Elle pouvait battre le grain grâce au moteur dont elle était pourvue, mais elle ne pouvait pas encore se déplacer seule. Elle avait besoin d'être tractée, comme on le voit sur les deux photos (*ci-contre et page suivante*) prises en contrebas de la Ville du

Bois, qui mettent en valeur, non seulement les machines et les hommes, mais également notre très joli paysage creusois, par une belle journée d'été.



(1) Un autre tracteur, plus petit, un « Cub » avait été également livré en même temps, et dans les mêmes conditions, à l'intention de Gaston Rouffet de Saint-Pardoux.